**L’imprimerie à Bruxelles sous les archiducs Albert et Isabelle (1598-1633) : un relais de la réforme catholique**

Au début du mois de septembre 1598, alors que le personnel du Coudenberg se prépare à recevoir l’annonce du décès de Philippe II, dont l’agonie n’en finit plus, c’est une nouvelle d’une tout autre nature qu’attend une famille résidant à proximité du palais, celle de la naissance de leur deuxième enfant. Catherine, fille de l’imprimeur Rutger Velpius et épouse d’Hubert Anthoine, s’apprête à donner un frère à son premier fils né deux ans plus tôt. Le petit Guillaume naîtra finalement au milieu du mois d’octobre, une quinzaine de jours avant la célébration, en grande pompe, des funérailles de Philippe II à Sainte-Gudule les 30 et 31 octobre. Si les deux événements n’ont pas eu la même résonnance dans l’histoire, les deux familles ont toutefois marqué de leur empreinte le mouvement de la contre-réforme dans les Pays-Bas, certes à leur niveau respectif. La dynastie d’imprimeurs, fondée par Rutger Velpius et active jusqu’à la disparation de son dernier représentant en 1689, a joué un rôle de premier plan dans l’industrie typographique bruxelloise, offrant au passage un précieux vecteur aux acteurs de la réforme catholique pour diffuser leurs écrits.

Dans la présente communication, je ne vais pas me limiter à l’unique contribution de cette famille d’imprimeurs, mais bien m’intéresser plus largement à l’apport de l’ensemble des imprimeurs bruxellois à ce phénomène. Comme annoncé dans le titre, je vais me concentrer sur le règne des Archiducs qui constitue, selon moi, une période-clé pour l’histoire de l’édition à Bruxelles, puisqu’il correspond au véritable essor de son industrie du livre et au fondement d’assises socioéconomiques d’une profession qui perdureront jusqu’à la fin de l’Ancien Régime, voire même jusqu’au début du XIXe siècle. En outre, cette période coïncide avec l’apogée de l’offensive de la réforme catholique.

Cependant, force est de constater que, par-delà les siècles, si les livres nous parlent encore, les imprimeurs restent profondément muets sur leur action, m’imposant dès lors de concentrer mes investigations sur leur production typographique. Là aussi, j’ai été confronté à un autre problème, et non des moindres : l’absence criante d’outils performants. Il n’existe à ce jour aucune bibliographie rétrospective décrivant la production livresque à Bruxelles au XVIIe siècle, à l’inverse des siècles précédents. Je sais que l’Université de St Andrews a lancé l’année dernière, en juin, la version bêta de son *Universal Short-Title Catalogue* pour les années 1601-1650, mais elle n’est pas encore consultable en ligne. J’ai donc dû, en préambule, procéder à une patiente reconstitution du catalogue des imprimeurs bruxellois pour la période couvrant les années du règne des Archiducs, soit de l’année 1598 à la mort d’Isabelle en 1633. J’ai entamé mes recherches sur la base de la riche collection d’imprimés bruxellois de la Bibliothèque royale de Belgique, complétée par la consultation de bibliographies spécialisées ainsi que par des investigations menées au sein des catalogues de bibliothèques françaises, allemandes, hollandaises et anglaises, principaux lieux de conservations de ces ouvrages. Les résultats furent probants : un peu plus de 800 titres, 816 pour être exact, ont été rassemblés. Il est plus que probable que ce chiffre doit être plus élevé, vu que certaines éditions ne sont pas parvenues jusqu’à nous (je pense tout particulièrement aux publications officielles, éphémères par nature). D’autres doivent certainement encore dormir sur des étagères de bibliothèques à l’abri du regard des bibliographes. Dès lors, les chiffres exprimés ici devront être considérés comme l’expression de tendances et non comme des valeurs absolues.

Mon exposé s’articulera autour d’une présentation en trois temps. Je débuterai par une description générale de la production livresque à Bruxelles et de ses acteurs, suivie pas un focus sur les textes religieux avant de m’attarder plus en détail sur une pièce représentative du mouvement de la Contre-réforme à Bruxelles.

Comme je l’ai dit, mes recherches sur la production livresque à Bruxelles au cours du premier tiers du XVIIe siècle m’ont permis de repérer 816 titres, soit une moyenne d’une vingtaine de titres par an. Dans les faits, la situation est bien différente. La production n’a pas été aussi constante, comme l’illustre le graphique suivant qui reprend l’évolution quadriennale de la production bruxelloise antérieure à 1633. On le voit, après un petit tassement rapidement absorbé, le nombre d’ouvrages produits à Bruxelles ne cesse de croître jusqu’à la fin de la seconde décennie du XVIIe siècle, les années 1618-1619 étant les moins productives. Je ne sais pas s’il faut évoquer la prospérité retrouvée au cours de la Trêve de douze ans pour expliquer le développement de l’industrie imprimée à Bruxelles. D’ailleurs, la reprise des hostilités avec les Provinces-Unies correspond au véritable décollage des activités typographiques à Bruxelles. C’est précisément au cours de la troisième décennie du XVIIe siècle que vient s’installer une nouvelle génération d’imprimeurs. Jusque-là, deux familles se disputaient le marché, les Velpius-Anthoine, d’une part, et les Mommaert, d’autre part. La détention de la charge d’imprimeur de la cour, avec un privilège exclusif pour reproduire tous les documents émanant du gouvernement central, a permis à Rutger Velpius puis à son successeur Hubert Anthoine, dont la veuve reprendra les activités après sa mort en 1630, de dominer l’industrie du livre bruxellois. Le camembert suivant montre que près de 70 % des impressions réalisées sous le règne des Archiducs sont sorties de leurs presses. On comprend aisément pourquoi cette famille a systématiquement veillé à faire renouveler la charge d’imprimeur-juré à la mort du patriarche. Les autres imprimeurs n’occupent qu’une faible part du marché. Outre les Mommaert, en activité depuis la libération de Bruxelles en 1585 par les troupes d’Alexandre Farnèse, on dénombre : François de Hoeymaker, venu s’installer en 1619 ; Jan Pepermans qui ouvre son atelier l’année suivante ; les frères Meerbeeck dont la première impression remonte à 1622 ; GovaerdtSchoevaerdts, deux ans plus tard ; et, enfin, François Vivien, dont les presses commencent à fonctionner en 1627.

Le catalogue des imprimeurs bruxellois sous les Archiducs compte ainsi un peu plus de 800 titres, soit presque la moitié de la production douaisienne pour la même époque, mais largement supérieure à une ville comme Liège qui comptabilise près de 550 œuvres. Laissons-là les comparaisons pour nous intéresser au contenu et répondre à la question : quels types d’ouvrages ont été imprimés à Bruxelles et dans quelles proportions ? Par souci de facilité, je me suis inspiré de la célèbre nomenclature des libraires parisiens pour inventorier la production bruxelloise. Le détail est repris dans le tableau suivant, toujours réparti par tranches quadriennales. Le droit domine largement ce classement, avec 380 titres, presque la moitié de la production totale. À quelques exceptions près, il s’agit essentiellement de documents officiels émanant du gouvernement central ou d’institutions locales, voire régionales. Les textes religieux arrivent en deuxième position. Plus de 220 ouvrages ont été comptabilisés, près d’un quart des 800 titres comtpabilisés. J’y reviendrais dans quelques instants. Suivent ensuite, dans des proportions équivalentes – un peu moins de cent titres –, les textes que j’ai rangés dans les disciplines littéraires et historiques. Leur production est constante au fil des années. Dans le domaine des lettres, on retrouve tous les genres – proses, poésies, théâtres et épistolaires – ainsi que de nombreux traités, tant pour parfaire sa pratique que pour apprendre une autre langue. La catégorie histoire, pour sa part, est composée pour près de la moitié de textes en rapport avec l’actualité : faits d’armes, actualité politique, assassinat du roi de France ou encore diverses relations de joyeuses entrées. À cela, il faut ajouter les nombreux écrits issus de la plume d’historiens des Pays-Bas, tels Jean-Baptiste Gramaye, Aubert le Mire ou encore Antoine Sanderus. On notera aussi la présence de quelques textes relatifs à l’histoire américaine, orientale et à celle d’Europe centrale, berceau de la dynastie des Habsbourg. Enfin, la classe minoritaire est celle des sciences et arts, avec une vingtaine de titres. On retrouve en bon nombre des traités d’art militaire ; ce qui ne surprend pas, nous sommes en pleine Guerre des Quatre-Vingts Ans et Bruxelles abrite le siège de l’armée des Flandres. Permettez-moi, pour finir cette énumération, de mentionner l’impression, en 1614, du catalogue de vente de la bibliothèque de Charles de Croÿ, premier du genre dans les Pays-Bas espagnols. Le seul exemplaire encore conservé est aujourd’hui détenu en mains privées.

Pour bien prendre la mesure du poids respectif de chacune de ces disciplines dans le champ éditorial bruxellois, il importe d’en préciser leur volume. En effet, si la méthode qui repose sur l’addition d’unité codicologique s’avère très utile pour donner un premier aperçu des titres publiés au sein d’une officine, elle renvoie cependant une image statistique quelque peu biaisée au niveau des réalités matérielles des livres et de leur production : imprimer une bible n’engendre pas les mêmes frais et nécessite davantage de matière première qu’un petit livre de dévotion populaire. Les déficiences de ce système ont tenté d’être gommées par la prise en compte du nombre de feuilles nécessaires à la reproduction d’un livre. Cette notion est capitale puisqu’elle représente l’unité qui passe sous une presse. D’ailleurs, les contrats ne parlent jamais de pages ni de cahiers, mais bien des feuilles exigées pour une impression. On pourrait m’objecter que certaines impressions conservées ne sont pas complètes, ce qui entraverait le dénombrement exact du volume de papier nécessaire à leur reproduction. J’en suis bien conscient, mais l’imperfection des méthodes de comptage et l’incapacité à leur fournir des palliatifs adéquats justifient que les données obtenues au cours de ces enquêtes bibliométriques ont été envisagées en termes de tendances générales.

La méthode de comptage par feuilles offre une tout autre image du relevé de la production livresque bruxelloise, en témoigne le graphique que je vous soumets maintenant. Même si les courbes de production restent sensiblement proches, on relève une nette différence au niveau du poids respectif des disciplines. Le déséquilibre le plus criant se situe au niveau de la comparaison entre le droit et la religion. Ainsi, l’impression de textes de loi apparaît presque comme anecdotique : plus de 380 titres reproduits à l’aide de moins de 800 feuilles. C’est peu comparé aux quelque 4250 feuilles entrées dans la composition des 220 ouvrages religieux sortis de presse au cours de la période qui nous occupe. L’explication de cet écart réside tout simplement dans la nature des textes imprimés. Hormis quelques traités, la production juridique se cantonne à des textes officiels, édits et autres ordonnances émanant des différents organes en présence à Bruxelles. Prenons, par exemple, l’édit sur le fait d’imprimerie de 1616. L’impression d’un seul exemplaire de ce texte n’a nécessité qu’une seule feuille de papier. Par contre, la mise sous presse d’un exemplaire de la version française du récit des miracles de Notre-Dame de Halle par Juste Lipse en 1606 a exigé 20 fois plus de papier. On comprendra qu’il importe, pour mesurer au mieux un phénomène éditorial, d’opérer une lecture croisée de ces deux méthodes de comptage.

Arrêtons-nous maintenant sur la production religieuse. Comme je l’ai dit, elle représente près d’un quart de l’ensemble des textes imprimés sous le règne des Archiducs, mais occupe, en volume, quasiment la moitié de celle-ci. Les deux tableaux suivants vous en donnent l’éventail typologique, le premier par titre, le second par feuilles. La lecture croisée de ces deux tableaux ne révèle pas de grande disparité entre le nombre de titres produits et le nombre de feuilles entrées dans la composition de ces livres. Cette classification met en avant l’importance des choix éditoriaux effectués par les imprimeurs bruxellois qui ont favorisé en priorité la reproduction de textes de dévotion, hagiographiques et à vocation spirituelle. On comprend aisément, par exemple, qu’ils ne se soient pas engouffrés dans le marché des livres liturgiques, alors largement dominé par Anvers et la firme Plantin-Moretus. Afin de ne pas alourdir ma communication, je me concentrerai uniquement sur les aspects les plus aptes à caractériser la production bruxelloise.

Pour des raisons évidentes, je vais évoquer ensemble les écrits dévotionnels et la littérature miraculeuse. Le formidable succès rencontré par le culte marial, le culte eucharistique ou encore le culte des saints s’est notamment appuyé sur la publication d’une foule de petits ouvrages destinés à aider les dévots dans la pratique quotidienne de leur foi, ouvrages essentiellement reproduits au format in-octavo. Dans ce domaine, les relations des miracles survenus au sanctuaire marial de Montaigu, rédigés par Philippe Numan et diffusés en français, néerlandais et espagnol, font figures de best-sellers : 15 éditions entre 1604 et 1617. La grande prédilection marquée par les Archiducs envers ce lieu de culte n’est certainement pas étrangère à ce succès éditorial. On ne sera pas non plus surpris de voir sortir des presses des Velpius-Anthoine une version espagnole du récit du martyr d’Albert de Louvain, prince-évêque de Liège, écrit par Gilles d’Orval cinq siècles auparavant. Les publications relatives aux cultes locaux sont présentes en grand nombre dans le catalogue des imprimeurs bruxellois, que ce soit pour participer à la célébration du miracle eucharistique bruxellois ou simplement pour accompagner la ferveur de la dévotion à la Vierge aux Sept Douleurs ou à celle de Notre-Dame du Rosaire. À côté de cela, les imprimeurs bruxellois ont également contribué à favoriser le culte de saints liés aux ordres monastiques qui ont pris une part active à la Contre-réforme, avec des publications relatant les vies exemplaires ou le martyre de leur fondateur ou de leurs membres. Antoine Sanderus a ainsi publié, chez Lucas van Meerbeeck en 1633, une vie de saint Ange de Jérusalem et une autre d’André Corsini, si chers aux carmes. La bulle de canonisation de Philippe Néri par Grégoire XV fut imprimée par Jan van Meerbeeck, six ans plus tôt. Notons aussi la relation des fêtes organisées en l’honneur des saints Ignace et François Xavier faite par Gaspard-Maximilien Van Habbeke, sortie des presses de Jan Pepermans en 1622.

Evoquons maintenant la littérature spirituelle. Dans ce domaine, l’influence espagnole se fait écrasante, à l’instar d’ailleurs de ce qui se passe en Europe. Les écrits de sainte Thérèse d’Avila et de ses disciples ont rencontré un terreau particulièrement favorable à Bruxelles, avec la publication de ses œuvres ou de textes de personnalités comme Thomas de Jésus. Cependant, s’il est un carme qui rencontra alors un immense succès de librairie, c’est sans conteste Jérôme Gratien. Il commence à faire paraître ses textes peu après son arrivée à Bruxelles, à l’invitation de l’archiduc Albert en 1606. Un premier sort des presses de Jean Mommaert en 1608, une vingtaine suivront jusqu’à son décès en 1614. Il s’agit de l’auteur le plus publié à Bruxelles sous le règne des Archiducs. Notons au passage qu’il n’est diffusé qu’en langue originale. L’influence de la cour se fait clairement ressentir sur l’industrie du livre bruxellois. L’arrivée au pouvoir des archiducs Albert et Isabelle a ainsi dopé considérablement le marché du livre espagnol, hissant en l’espace de trente ans cette production à la troisième place alors qu’elle était minoritaire au cours du siècle précédent. Pour preuve, le confesseur d’Isabelle, Andreas de Soto, est lui aussi l’un des auteurs les plus largement diffusés, principalement en espagnol, mais aussi en traductions françaises et néerlandaise. Sont sortie de presses bruxelloises 17 de ses œuvres, pas toutes originales, certaines sont des rééditions.

Avant de terminer, je voudrais m’arrêter sur l’édition de l’*Histoire du saint Sacrement de Miracle* du chanoine de Sainte-Gudule Etienne Ydens dans laquelle il relate la légende de la profanation d’hosties par des Juifs brabançons et leur punition durant le dernier tiers du XIVe siècle. Selon moi, cet ouvrage constitue un bel exemple pour illustrer le fonctionnement du marché du livre religieux sous les archiducs. Ydens est à compter au nombre de ces écrivains mineurs qui ont participé, par leurs écrits, à la lutte menée par les Archiducs contre toutes formes d’hérésies.

Il explique, dans sa dédicace à Isabelle, avoir pris l’initiative d’écrire ce texte afin de fournir une version française de ce récit aux pèlerins qui ne pratiquaient ni le néerlandais, ni le latin. Le chanoine exprime aussi son intention d’apporter sa propre contribution à la lutte contre le protestantisme, la profanation des hosties étant alors considérée comme une préfiguration des torts causés par les réformés qui reniaient le dogme de la transsubstantiation.

L’impression de l’Histoire du Saint sacrement de Miracle a été exécutée en 1605 dans l’atelier de Rutger Velpius. Bien que le colophon et la page de titre ne mentionnent que le millésime de 1605, il est toutefois possible de préciser la datation du livre à l’aide des informations chronologiques contenues à l’intérieur de celui-ci. En effet, le chanoine Ydens a reçu l’approbation des autorités ecclésiastiques pour publier son ouvrage le 25 février 1605, approbation donnée par le doyen de son chapitre Pierre Vinck. Le privilège, interdisant à quiconque de reproduire le livre pour une durée de six ans, a été octroyé par le Conseil de Brabant à Velpius le mois suivant. Enfin, l’épître dédicatoire signée par Ydens est datée de Bruxelles le 14 juillet. Les pièces liminaires étant les dernières pages à être imprimées dans un livre, on peut donc en déduire que l’*Histoire du Saint sacrement de Miracle* est sortie de presses peu de temps après cette date, soit quelques jours avant le pèlerinage annuel au Saint Sacrement qui a eu lieu, cette année-là, le dimanche 17 juillet. Il est en outre intéressant de noter que l’ensemble du processus, de l’autorisation de l’impression du livre à sa mise sur le marché, a pris au total cinq mois.

Les conditions financières de l’impression du livre nous sont connues par l’entremise de la réponse à une requête envoyée par Ydens aux archiducs en 1607 et dans laquelle il se plaignait de ne pas avoir reçu de récompenses pour son livre, expliquant avoir « employé plus que le revenu d’une année de sa prébende, laquelle est la moindre de toutes ». L’Histoire du Saint sacrement de Miracle a ainsi été publiée avec un tirage de 850 exemplaires. Son financement a été assumé par le chanoine pour une valeur totale de 500 florins, 300 pour le livre et 200 pour les 18 gravures attribuée à Adriaen Collaert. Ydens ne signale toutefois pas dans sa demande qu’il avait reçu une aide financière d’un montant de 72 florins de la part du chapitre de Sainte-Gudule pour het snijden van de copere figuren, comme en témoigne les archives de la fabrique de la collégiale. Quoi qu’il en soit, l’auteur a reçu, le 7 décembre 1607, une gratification de 400 livres en remerciement pour ses travaux.

Trois ans après la parution de son livre, Etienne Ydens produit une traduction néerlandaise de son texte. L’ouvrage, publié sous le titre *Historie van het H. Sacrament van Mirakelen berustende tot Bruessel inde collegiale kercke van S. Goedele*, paraît chez Rutger Velpius en 352 pages au format in-octavo. La seule indication chronologique est fournie par la date de l’épître dédicatoire, terminée à Bruxelles le 27 juin 1608. Le chanoine avait déjà annoncé dans la version française qu’il ambitionnait de « la mettre aussi en Flamand & en Latin ». L’imprimeur avait d’ailleurs anticipé la traduction néerlandaise puisqu’il l’avait incluse dans sa demande de privilège de 1605. En outre, l’approbation du doyen date également de cette même année. Le long délai entre les deux éditions pourrait s’expliquer par les nombreuses occupations du chanoine, certes, mais également par des difficultés à financer cette édition. L’impression de la traduction néerlandaise en 1608 ne suit-elle pas de quelques mois le versement de la gratification des archiducs du 7 décembre 1607 ?

Dans une nouvelle adresse au lecteur, Ydens se met directement en scène et raconte comment les hosties profanées l’ont miraculeusement délivré d’un ensorcèlement d’une sorcière. Les motivations d’Ydens ne se limitent donc pas uniquement à diffuser le plus largement possible la légende du Saint sacrement de Miracle, mais également de mettre en garde les masses populaires du danger que représentent à ses yeux les sorciers et les sorcières, qu’il considère comme les instruments du diable. Sa guérison miraculeuse sert ainsi à illustrer la triomphe de la foi catholique sur la sorcellerie, alors perçue comme l’une des pires hérésies. La législation en la matière est d’ailleurs l’une des plus répressives, en témoigne la sévérité de l’édit promulgué par les Archiducs en 1606 qui prolonge celui de Philippe II promulgué en 1592. La répression contre la sorcellerie, dont le point culminant coïncide avec le règne d’Albert et Isabelle, s’inscrit plus largement dans le contexte de la Contre-Réforme et de la croisade contre toute forme d’hétérodoxie.